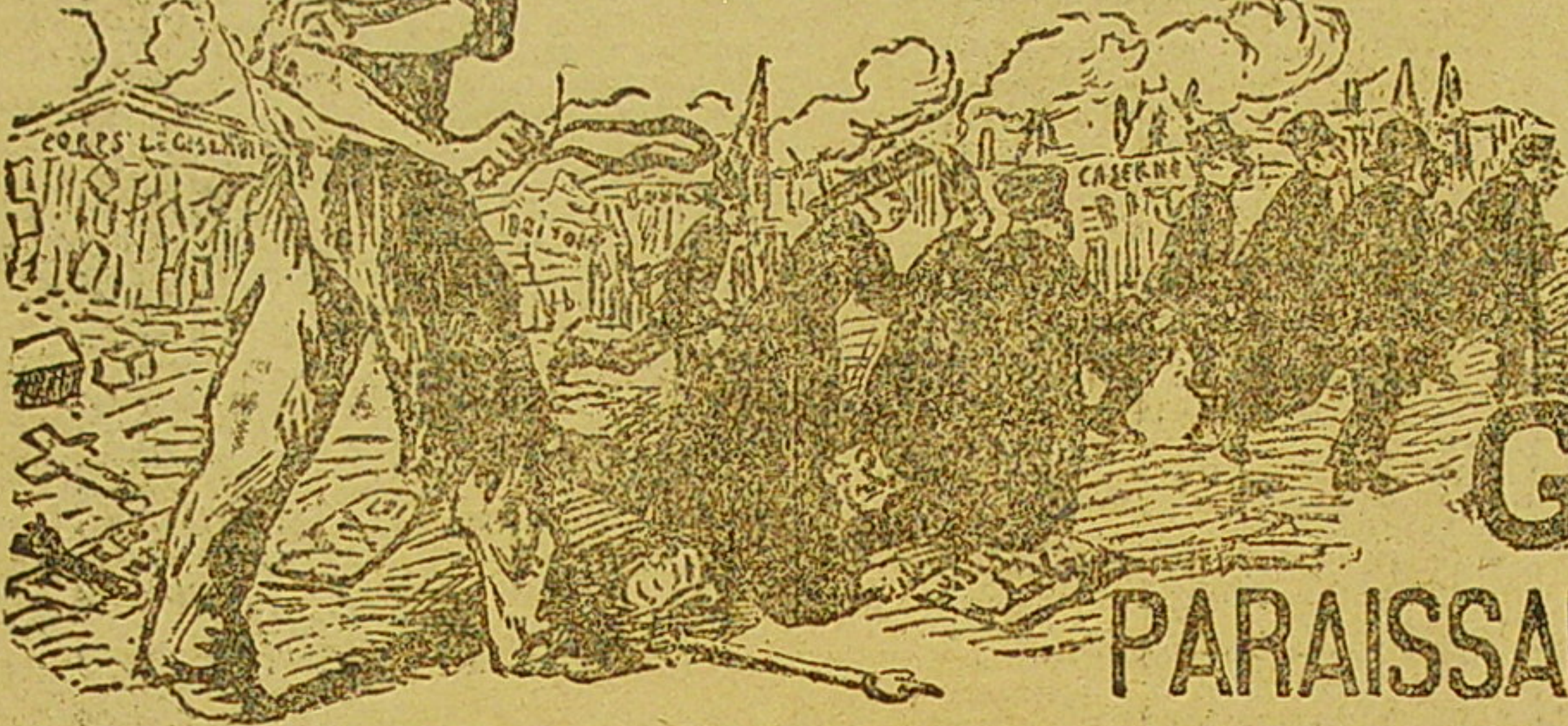


# LE PERE PEINARD



## Réflexes

## d'un GNIAFF

### PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS  
 France { Un an..... 6 fr.  
 Six mois..... 3 -  
 Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
 123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS { Un an..... 8 fr.  
 Six mois..... 4 -  
 Exlérieur { Trois mois..... 2 -

# Encore un lapin Gouvernemental posé au populo !

## Brochette d'horreurs Militaires



### Mince de « lapin » !

Allons, les bonnes bougresses, et vous, les petits gas et les girondes goselines, réjouissez-vous, nom de dieu ! Chatouillez-vous le nombril ! Pincez le quadrille du hareng saur en chaleur ! Il vous faut rire, foutre ! Il vous faut jubiler, cré pétard ! Songez donc, il vient de vous tomber sur le coin de la margoulette un de ces pavés — qui n'a rien de pain d'épices, — et qui, à en croire les jean-fesse de la haute, va vous adoucir l'existence d'une mirabolante façon : Désormais, grâce à une loi nouvelle, votre journée légale de travail est allongée d'une heure ; légalement vous bûcherez onze heures par jour, au lieu de dix. N'allez pas prétendre que vous ne goûtiez pas le charme d'un pareil cadeau qui ressemble bougrement à une croûlée à cinq feuilles.

Ça prouverait que vous ne connaissez rien de la politique ! Au surplus que la loi porte dix heures ou onze heures, ça n'y fait ni chaud ni froid : vous ne connaissez qu'une loi, — le bon plaisir de votre singe ! Précédemment, en 1892, on vous avait posé le lapin de la loi de dix heures : histoire de vous caresser le menton, les bouffe-galette vous avaient pondu une loi limitant votre journée de travail à dix heures. Mince de batsau ! Les patrons se torchèrent le crepion de la loi, — reres furent ceux qui s'y soumièrent. Et c'est justement sous le prétexte que cette garce de loi est restée inappliquée que le portefeueillard socialo Millerand y a mis une rallonge et a porté à onze heures le maximum de votre journée. La pilule est dure à avaler ! Nous servir comme un progrès une loi qui rallonge la journée de travail, — c'est plutôt raide. Aussi, pour que la pilule ne s'arrête pas dans notre gargamelle, on a eu soin de nous l'envelopper de confitures. La confiture ?... C'est la promesse que, dans deux ans, la journée légale sera réduite à dix heures et demie et, dans quatre ans, à dix heures. La confiture ?... C'est la promesse que, dans les boîtes où travaillent côté

à côté femmes et hommes, la loi sera appliquée de façon à régulariser la journée de travail, dans ces ateliers, hommes, femmes et mineurs feront onze heures. Donc, bénéf pour les hommes qui, actuellement, doivent « légalement » turbiner douze heures par jour. Ça, c'est des boniments sur le papier ! C'est comme si le perruquier fa-silleur Chauvin écrivait sur sa boutique : « Demain, on rase gratis ! » Qui nous prouve que la réglementation nouvelle sera mieux appliquée que celle de 1892 ? Millerand a fait — à son point de vue de socialo gouvernemental — une énorme gaffe en ne forçant pas les exploit-teurs à se soumettre à la loi ancienne : en carrant devant leur volonté et en rallongeant la journée à onze heures il a prouvé que la gouvernance est incapable de rien faire de propre et de bon en faveur du populo. Millerand l'avait belle, nom de dieu ! Armé de la loi de 1892, il pouvait canuler les patrons, les cribler de contraventions et d'amendes de cent sous, et, par un asticollage incessant et bassinant, les amener à respecter la loi de dix heures. S'il avait opéré ainsi, il aurait eu un semblant d'argument à fiche en travers du raisonnement logique des bons bou-



gros qui tiennent pour une blague la conquête des pouvoirs publics :

« Hein, qu'il leur aurait renoncé, vous voyez ce qu'a pu faire, armé d'une simple loi bourgeoise, un ministre social... jugez de ce qu'il pourrait, s'il avait des lois sociales à appliquer !... »

Au lieu de ça, la peau !  
Millerand aurait eu pour dada de démontrer, expérimentalement, l'impuissance parlementaire qu'il n'aurait pas manqué d'autrement qu'il l'a fait.  
Et ce qu'il y a de rigouillard, c'est que Jaurès appuie sur la chanterelle !

Jaurès considère la loi nouvelle comme une conquête épuisante.

Mais, au lieu de rester sur le terrain gouvernemental qui interdit à une personne lésée de se faire justice elle-même, il fait appel à la rouspétence ouvrière pour obtenir l'application de cette cochonne de loi.

Au lieu de dire aux prolétaires : « Bénissez votre ministre qui vient de vous entrouvrir la porte du paradis social... » il leur dit : « Prenez vos triques dar-dar, afin de forcer les patrons à respecter la loi ! »

Ceci est bougrement illogique !  
Et je n'exagère pas ! Voici exactement ce qu'a dit Jaurès :

« Il dépend de la classe ouvrière de veiller à l'application exacte et rigoureuse de la nouvelle loi. Il dépend du parti socialiste d'imposer aux classes dirigeantes l'observation des garanties nouvelles... Un mouvement ouvrier, systématique et organisé rendra impossible au patronat d'éluder les prescriptions légales... »

Jaurès est formel : si les travailleurs ne s'avisent pas de forcer les patrons à se soumettre à la loi, elle restera lettre morte.

Mais alors, à quoi bon une loi ?  
Jusqu'ici on nous avait seriné que s'il y a des pandores sur les grandes routes et des sergots dans les rues c'est pour éviter au populo la nécessité de se balader avec un arsenal en poche. Moyennant finances, la gouvernance est censée nous assurer la sécurité.

Or, Jaurès nous affirme que ça c'est de la blague ! La loi ne nous protège qu'autant que nous nous protégeons nous-mêmes.

Conclusion : zut, pour la loi !  
Supprimons pandores et sergots, gardons en poche les formidables impôts que nous casquons bêtement à la gouvernance et protégeons-nous nous-mêmes.

C'est y ça que Jaurès a voulu dire ?  
Toujours est-il que ça découle de son raisonnement.

Si la gouvernance est impuissante à faire respecter les lois dont elle accouche en « notre faveur » elle nous monte le coup quand elle nous fait miroiter l'amélioration que nous vaudront ces cochonnes de lois.

Donc, nous n'avons qu'à opérer nous-mêmes.

Et y a que ça de vrai, mille marmites !  
Les patrons ne se résoudre à réduire la journée de travail que lorsque les bons bougres les y forceront.

Et cela est vrai, non seulement pour la réduction de la journée de travail, mais pour toutes les modifications et transformations sociales.

La violence populaire est la seule et unique accoucheuse du progrès !

## LES MENDIANTS RICHES

Voici encore que, coup sur coup, l'attention vient d'être attirée sur des malheureux, crevés de mistouffe sur un tas d'or.

À Paris, c'est une baronne pour de vrai, Mme d'Allouville de Lauziers, qu'on a dégotée, dans un taudis de la rue de l'Echaudé-Saint-Germain, morte, — tant d'inanition que de pourriture.

À Bordeaux, c'est une vieille guenon de 58 ans, Lydie Mendes, qui vient de claquer dans un galetas ; elle ne vivait que grâce à la charité des voisins et passait pour n'avoir pas un rotin. Il y a un mois, elle tomba

malade, refusa toute espèce de soins et se cadennassa dans sa cambuse, — n'entre-bâillant la porte que pour recevoir les dons des voisins apitoyés. Après sa mort, à première vue, le quart d'œil venu pour constater le décès a dégoté dans un tiroir 20.000 francs en billets de banque et en or... Et y a pas que cette galette ! Ce n'est qu'une faible partie du magot de la vieille.

Ce n'est pas la première fois qu'on dégotte d'énormes fortunes chez des mendigots et, chaque fois, bien des bons bougres se sont épatés que des types soient assez hécassés pour se laisser crever de misère à côté de tas de pognon qui leur permettraient de se la couler douce ?

La réponse à votre interrogation, les camarades, et l'explication d'un tel abrutissement, l'histoire lamentable de la baronne d'Allouville la donne :

Il n'y a guère qu'une dizaine d'années que cette baronne était tombée dans la purée, elle et un fils de soixante ans qu'on a trouvé, à moitié loufe, près de son cadavre.

En Lorraine, ils avaient eu un château qui valait plus d'un million ; mais des spéculations en Bourse et des procès bouillottèrent le magot. Si bien qu'un beau matin, la mère et le fils se trouvèrent sans un radis !

Voilà qui prouve que la garce de société actuelle n'est pas vache qu'au pauvre monde : les richards qui ne savent pas défendre leur saint-frusquin contre le brigandage de leurs copains en bourgeoisie risquent fort d'être plumés vifs et d'être réduits à la mistouffe noire.

Rien que ça devrait donner à réfléchir aux bidards et leur faire comprendre qu'il est temps de chercher un alignement social où la joie de l'un ne soit pas faite du malheur des autres.

Lorsque la baronne d'Allouville et son grand dada de fils se trouvèrent foutus à la rue, ils partirent à l'aventure et vécurent on ne sait comment, — jusqu'au jour où il leur tomba une rente de 3.000 balles par an, prélevée sur des millions qu'a laissés la baronne Hirsch pour secouer les richards tombés dans la panade.

Mais cette tuile de 3.000 francs arrivait trop tard !

La baronne et son fils étaient tellement déprimés par la purée qu'ils ne savaient plus se servir de l'argent : quand ils palpaient leur rente, ils cachaient la braise dans n'importe quels racoins et n'en usaient que rarement.

La peur de la mistouffe les avait rendus avares à ce point !

Et c'est ainsi que se développe ce vice idiot : l'avarice.

Quand un type, après avoir croupi dans la dèche, se trouve enfin être riche, ou simplement à son aise, son premier dada est de se précautionner pour l'avenir, afin qu'il ne pas retomber dans la mouise.

Il économise !... Mais cette manie tourne vite à la loufoquerie et il se fiche à thésauriser stupidement : il perd de vue le mobile qui l'a d'abord poussé à planquer de la galette et il erpile des monnaies sans savoir pourquoi, — l'avarice l'a rendu maboule !

Dès lors, il subordonne tout à sa manie : il ne se frusquera pas..., mais il thésaurisera !

Songez donc, s'il allait retomber dans la mistouffe ?

Et ce triple idiot ne voit pas que, par peur de la misère, il se crée à côté de son trésor une vie de dèche bien plus carabinée que celle qui attige un véritable sans-le-sou.

Ce que j'en dis est pour montrer aux bons bougres que l'avarice n'est pas un vice naturel à l'homme : il est un produit du milieu social et il suffira, pour faire disparaître cette cochonnerie, que la société actuelle, basée sur l'argent, ait cédé la place à une société où tout le monde aura l'existence assurée.

Pour lors, illico, les avares s'évanouiront !

Ces idiots-là n'auront plus de raison d'être : le fumier nécessaire au développement de leur vice aura disparu.

En effet, le mobile initial de cette loufoquerie, — la peur de retomber dans la misère, — n'existant plus, nul ne songera à thésauriser.

Au surplus, que planquerait l'avare ? De la galette ? Y en aura plus !... Du blé, des pommes de terre, des frusques ? Si bête que fût le type il aurait assez de jugeotte pour comprendre la trouducuterie d'un tel amoncellement.

Donc, y a pas d'erreur : l'avarice est un résultat de la société bourgeoise, — et tant que cette garce de société nous embistrouillera, il faut s'attendre à voir des mendigots crever de faim à côté de trésors.

## LES COCHONS NOIRS

SANTOL ET COMPAGNIE

Malgré que le Flamidien Santol soit au bloc, les frocards continuent de raffer les petits parigots, afin de les réduire en esclavage, jusqu'à 21 ans, — et surtout de les abrutir.

La caverne où Santol opérait, 48, rue Fabert, n'a pas fermé, ni chomé, malgré l'arrestation du monstre : à peine le porc était-il coffré, que les ratichons lui trouvaient un remplaçant qu'ils installaient dans la turne, sous le nom de « Durand ».

Il n'y a donc pas eu interruption dans ce maudit commerce de chair fraîche !

Ça prouve que Santol n'a pas été monstre exceptionnel, opérant pour son compte, — mais, au contraire, qu'il était un des rouages de la garce de bande noire qui ravage notre pauvre patelin.

Tous les joints sont bons à la frocaille pour arriver à son but qui est l'accaparement de la France et l'engorgement des Français !

Or, qu'y a-t-il de plus pratique que de raffer les gosses des pauvres bougres pour les coller dans des bagnes où les frocards sont tout-puissants et où, par conséquent, ils seront assouplis et abrutis en grande largeur.

Lorsque, à vingt ans, les pauvres fistons sortent de ces sales boîtes pour s'enquiller à la caserne, ils n'ont plus une idée dans le citron : ils ne sont capables que d'obéir et de bafouiller des Patenôtres.

Autant dire, c'est pas des hommes, c'est des castrats !

Et la jésuitaille jubile de l'opération, nom de Dieu !

Les monstres noirs se disent qu'avec des ostrogoths d'un tel calibre, ils peuvent tout espérer : s'il le faut, ces troubadets encaçotés n'hésiteront pas à mitrailler les prolétaires en révolte.

Et puis, plus tard, une fois déguerpis de la caserne, ces typos-là feront de bons chiens de garde à patrons : larbins, sergots, mouchards, ou bien punaises d'ateliers rapportant tout au singe.

Quant aux gosselines qui sont rafiées par les copains au Santol, leur sort n'est pas plus chouette que celui des fistons : elles sont claquemurées dans des ouvriers ou des usines dans lesquelles les nonnes font la pluie et le beau temps et, lorsqu'elles en décanillent, les malheureuses, incapables de se guider dans la vie et même de travailler, se font domestiques... ou bien dégringolent au trottoir !

—)o(—

Ça, c'est le sort habituel ! Ça pend au nez de toutes les victimes de la cléricanaille.

Mais outre ça, il y a les hors-d'œuvres !

Quand des porcs, — kif-kif le Santol, — relèquent la chair fraîche d'un môme ou d'une gironde gosseline... alors c'est une autre paire de manches !

Et ces horreurs ne sont pas rares, nom d'une pipe !

La frocaille s'étant mise hors de la nature par son ignoble vœu de chasteté, a forcément des passions malpropres, — un ruf de monstre.

Et il écloit des Flamidiens !

Ainsi est-il chez les mâles.

Chez les femelles, c'est à peu près le même tabac, avec une variante, — la chasteté engendre chez ces garces la férocité ! Chasteté toute relative, nom de dieu... Quoique les appétits sexuels turlupinent moins les nonnes que les ratichons, elles aussi connaissent les mœurs contre nature...

### UN FLAMIDIEN ALGERIEN

Après Santol, voici Pottery !

Et c'est toujours les mêmes infections !

Le Potter est un saint abbé, professeur d'histoire au petit séminaire de St-Eugène, proche Alger. Comme presque tout ses pareils, le salaud mettait bougrement en pratique le précepte de Jésus : « Laissez venir à moi les petits enfants ! »

Il les choisissait à point, — treize, quatorze ans... c'était l'âge qu'il préférait.

Le nouveau Flamidien conduisait ses victimes dans un ravin baptisé « le ravin de la Vierge ».

L'endroit était chouettelement choisi, mille pétards, pour les opérations virginales que gobait le porc !

Dans ce ravin, un chemin délicieux, surplombé d'un dôme de verdure, — vrai che-



min d'amoureux, — conduit à une petite chapelle dédiée à Madame Joseph.

C'est là que le Flamand Pottery allait pèleriner en compagnie des pauvres petits gas qu'il emberlificotait... Et la bonne Vierge, sachant ce que c'est qu'un pigeon, reluquait celui de l'abbé Pottery avec ses yeux de catin en délire et présidait à l'opération du Saint-Esprit.

Tout alla comme sur des roulettes, jusqu'au jour où le porc Pottery, ayant opéré avec trop de brio, l'un des gosses tomba malade.

Le miracle fut découvert !

Des médecins examinèrent les gosses, — on en connait quatre ou cinq à l'heure actuelle, — et les trouvèrent tous en un triste état. Puis on apprit que le Pottery avait aussi cherché à débaucher des fillettes.

Tant et si bien que l'ignoble frocard est au clou.

Ça fait un martyr de plus à la clef pour Drumont et les Assomptionnards.

Mais, mille tonnerres, quand bien même, aujourd'hui pour demain, on coffrerait tous les Flamandis de France et d'Algérie, la belle foutaise !

Ce n'est pas ça qui arrêterait leur recrutement, — et tout serait à recommencer au bout de quelques semaines.

Pourquoi donc, puisque ces porcs font vœu de chasteté, ne s'avise-t-on pas de les châtrer, kif-kif les chapons ?

Certes, ils ne cesseraient pas d'être dangereux... mais, au moins, pour ce qui est des mœurs ils seraient moins à craindre.

Et puis, il n'y a pas à tortiller, les vrais responsables, dans toutes ces histoires malpropres, — c'est les parents des mômes !

Ces andouillards-là ne bronchent pas plus que s'ils étaient empaillés !

Mille marmites, m'est avis que, si l'un de ceux là avait un de ces quatre matins, l'initiative de sauter sur le lard du porc qui a souillé son fiston — et delui peler le cul à coups de botte ! — ça serait une leçon dont profiteraient les copains du cochon noir.

## NOUVELLE GUERRE COLONIALE

Dans les fnsfondts Algériens

—o—

Pour n'en pas perdre l'habitude nos dirigeants continuent à pratiquer leur abominable système de civilisation exterminatrice.

Après le Tonkin, le Dahomey, le Soudan et Madagascar, voici que nos chameaucrates reviennent à leurs premières amours : on va civiliser le fin fond de l'Algérie.

Le civiliser à coups de canons et de Le-bels, — et en faire un désert pavé d'ossements.

Nos dirigeants ne connaissent que ça, en fait de civilisation !

—o—

Ce qu'il y a d'épatant c'est que cette nouvelle guerre qui vient de coûter la vie à six cents arabes, — on ne nous dit pas le chiffre des Français déquillés, — a été entreprise en douceur, sans que nul en sache rien :

Un de ces derniers matins, les quotidiens nous ont appris que, là-bas, tout au fin fond de l'Algérie, à Insalah, deux mille troubadans français guerroyaient contre les arabes, — des ksouriens et des marocains.

Inutile de dire que ce sont les Français qui ont été chercher pouille à ces gas-là !

A la fin de décembre 1899, une bande de pillards, — baptisée la « mission scientifique Flamand » — arrivait dans les parages d'Insalah.

Si la « mission » avait agi chouette avec les naturels de l'endroit, ceux-ci l'auraient, très probablement, accueilli amicalement.

Je dis « très probablement » car, il se pourrait bien que, même en étant farcis d'intentions pacifiques, les arabes aient de propos délibéré, mal reçu les envahisseurs dont les intentions n'avaient rien de pacifique !

En effet, qu'allait faire cette « mission » dans ce patelin ?

L'envahir ! y planter le torchon tricolore !

Merci du cadeau ! Aussi, se peut-il que, pour éviter la conquête, les arabes — kif-kif les Boers contre les Anglais, — n'aient pas attendu d'être muselés pour défendre leur indépendance et aient reçu la mission Flamand comme un chien dans un jeu de quilles.

Mais, que pouvaient-ils foutre avec de mauvais flingots contre les fusils à répétition envahisseurs ?

Ils furent battus ! Sur ce, sans demander l'autorisation à personne, notre gouvernance expédia 2,000 troubadans vers Insalah.

J'ai dit plus haut le résultat : un grand combat vient d'avoir lieu et 600 arabes ont été déquillés.

—o—

Quelle sorte de gouvernement avons-nous donc pour que les portefeueilleurs puissent ainsi faire la guerre sans aviser quiconque ?

On nous avait seriné qu'avec le système actuel il fallait une autorisation des bouffes-galettes de l'Aquarium.

Il paraît que non ! Oh ! si les ministres veulent l'autorisation en question, elle leur sera donnée sans barguigner, — tout au plus en seront-ils quittes pour graisser la patte à quelques députés.

Pas moins, nous aurions un gouvernement despotique en plein, que les choses ne se maniganceraient pas autrement.

Ce qui prouve que, lorsqu'on ne se limite pas aux apparences, on constate que les « formes » gouvernementales sont de la frime, — tous les gouvernements sont carrément despotiques !

—o—

A noter que les députés sociaux n'ont pas pipé mot de cette nouvelle guerre d'invasion. Pas un d'entre eux n'a grimpé au déguenloir de l'Aquarium pour protester...

Pourquoi ? — Pardieu, toujours la même balançoire : il faut être sages... Millerand est ministre.

Ce qui revient à dire que, sous le prétexte que Millerand est ministre, la gouvernance peut se permettre les crapuleries les plus carabinées !

## TOUJOURS LES LOIS SCÉLÉRATES

—o—

Les chameaucrates, dont le turbin consiste à bâcler des lois pour l'enquiquinement du populo, rabâchent sur tous les tons que ces lois ne sont pas si gênantes que ça, qu'après tout, il ne suffit pas de faire des lois, mais il faut encore qu'elles soient appliquées, — or, une bonne partie des lois canulantes, est laissée au rancart.

C'est ce raisonnement de chevaux de bois que débitent tous ceux qui, — lorsque la question des « lois scélérates » revient sur le tapis, — prétendent que l'abrogation de ces lois n'est pas nécessaire attendu qu'elles ne sont pas appliquées.

Les salauds savent bien qu'ils mentent.

Mais leur rôle n'est pas de dire la vérité et, d'ailleurs, comme personne ne contrôle leurs boniments, — à part quelques bons fioux, — ils s'en foutent !

Il n'y a pas à prétendre le contraire : les lois scélérates sont appliquées à chaque instant, — elles ne chôment pas, il s'en faut.

Seulement comme n'en sont victimes que des copains, dont la pauvreté est notoire, les charognards s'en tamponnent le coquillard.

Voici la plus récente application de ces cochonnes de lois, — elle date de lundi.

Ce matin là, sans qu'un juge d'instruction en ait donné l'ordre, en vertu de la toute-puissance policière, le commissaire de police André, escorté de roussins, s'est rendu au logeto du copain Dubois-Desaulle, sous prétexte que des étiquettes anarchistes ayant été mises en vente, le copain devait en être l'éditeur.

Après avoir fouiné partout, ces malpropres ont dégotté une centaine des bouts de papier qu'ils recherchaient, — et les ont rasfié, je ne vous dis que ça !

Ces étiquettes grandes comme deux timbres-postes, portaient l'inscription suivante :

L'armée est l'école du crime.  
VIVE L'ANARCHIE !

Le capital est le produit du travail volé et accumulé par les feignants.

VIVE L'ANARCHIE !

La propriété, c'est le vol.

VIVE L'ANARCHIE !

Selon que vous serez puissant ou misérable  
Les jugements de cour vous rendront blanc  
ou noir.

VIVE L'ANARCHIE !

Qu'y a-t-il de répréhensible dans tout ça !

Rien de rien, nom de Dieu !

Aucune des formules inscrites sur ces étiquettes n'est une provocation, — toutes sont des manifestations d'opinion, des affirmations bougrement anodines.

Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat-fourré !

Ces étiquettes sont d'autant moins répréhensibles qu'on laisse les bouffes-youpins et les royalistes salir les pissotières de bouts de papier où, non contents de vanter Déroulède comme le meilleur des gouvernants, on inscrit de sanguinaires : « Mort aux juifs ! »

Ca, c'est de la provocation au meurtre, — tout ce qu'il y a de plus caractérisé... Mais les jean-foutre de la haute laissent faire, pour que les étiquettes royalistes et anti-juives sont l'œuvre des aristos et des assomptionnards.

Comme le copain Desaulle faisait observer au policier André de quelle bienveillance jouissent les étiquettes aussi délictueuses qu'anti-youpines, — étiquettes que les libraires bazardent en plein jour, André lui fit cette réponse caractéristique :

— Ca n'est pas la même chose !

Cette bourrique a en effet raison :

Ce n'est pas la même chose !

Les bouffes-youpins collent sur leurs étiquettes des « Mort à ceux-ci : » et des « Mort à ceux-là ! » Leur but est d'emberlificoter le populo qui pâtit dans la mistoufle et de lui faire accroire qu'à étripper des juifs, il récolterait du bien-être.

Ces bandits ne sont donc pas dangereux que pour les juifs qui ne savent pas se garer des anicroches, — et les juifs riches n'ont rien à craindre !

Un petit cadeau à Drumont ou au nègre Bailly leur évitera, — au bon moment, — les démonstrations trop catholiques des décerveleurs antisémites.

Et pis, que ce soit les jésuites ou les républicains qui tiennent la queue de la poêle, du moment qu'il y a un gouvernement à la clé, — il faut des policiers.

Or, donc, qu'à cela ne tienne :

André est aujourd'hui policier aux ordres de Waldeck et de Millerand, — demain (kif-kif, son copain Clément qui, sous Badingue, emprisonnait les républicains et sans vergogne, se rallia à la R. F.), il opérera pour le compte du duo d'Orléans, des jésuites ou de Déroulède.

Et voilà pourquoi la pestaille est si bonne garce à l'égard des bouffes-youpins et de nationalistes !

Elle sait qu'avec eux le ratelier policier sera toujours bien garni.

Avec les anarchos, c'est plus ça !

Ils ne visent pas à choper toute chaude la place des parasites actuels : leur dada est d'éduquer le populo et de lui faire comprendre que, pour être heureux, les humains doivent s'aligner pour vivre sans patron, ni gouvernants, — et, à plus forte raison, sans policiers.

C'est ce qu'enseignent les étiquettes, — tout à fait légales, — que le quart d'œil André a barboté à Dubois-Desaulle.

Et c'est pourquoi aussi, ce policier a répliqué au copain qui lui parlait des étiquettes dangereuses des antjuifs :

— Ce n'est pas la même chose !

C'est-à-dire :

Les étiquettes bouffes-youpins prêchent l'assassinat, l'étripement et la spoliation de quelques richards qui ont été baptisés au sécateur ;

Les étiquettes anarchotes font appel à la jugotte des bons bougres pour réaliser le bien-être pour tous !

C'est pas la même chose !

Mille dieux, non !



Aussi, je comprends l'exclamation d'André.  
Et je m'explique, qu'étant donné son tourment-métier, ses sympathies aillent aux bouffes-poupins.  
Par exemple, je voudrais bien savoir ce que vont dire de cette nouvelle application des lois scélérates, les radicaux et autres politicards qui savent que ces pu-tains de lois sont « inapplicables et inap-plicables ».

### TRAMWAY REVOLUTIONNAIRE

Le syndicat des employés d'omnibus se démarche pour créer une Coopérative qui aurait l'exploitation d'une ligne de tramways.  
La gallette nécessaire à la création de la Coopérative et à l'établissement du tramway en question est promise par des capitalistes qui espèrent palper un joli bénéfice dans l'opération.

Ce n'est donc pas par son côté coopé-ratif que le projet des gas des omnibus est révolutionnaire. Certes, il se peut qu'une telle bizarrerie procure une petite amélioration aux prolés qui seront employés à la Coopérative. Ce qui ne veut pas dire que ce truc soit un com-mencement d'émancipation — c'est une affaire capitaliste et rien de plus.

Aussi, n'est-ce pas le côté coopératif de l'opération qui offusque les jean-fou-tre de la haute. Ils savent bien qu'une association de ce calibre ne fichera pas la Bourgeoisie en péril ! Ce qui met à ressaut les pleins-de-truffes c'est ce tramway irait de Charenton à la Made-leine, suivrait les grands boulevards et serait à traction électrique.

Et les trous du cul de la haute de brailler à la barbarie !

Drôle de barbarie, nom de dieu, qui consiste à mettre une rallonge au pro-gres sous forme d'extention des moyens de communication.

M'est avis que, dans une circonstan-ce semblable, les seuls et uniques bar-bares sont les idiots de la haute, ostro-gôths, ramollis, goutteux, syphilitiques, pédés et autres fausses-couches, estro-piés de corps et de cervelle, que le « nou-veau » en tout, effarouche toujours.

Ces pochètes ont existé de tous temps ! Il y a un demi-siècle les détri-tus de la haute gueulaient contre les poteaux télégraphiques qu'ils affir-maient n'être pas décoratifs et contre les lignes de chemins de fer qui, à les entendre, fichaient en capitoade l'es-thétique des payasages.

Les générations d'imbéciles se sui-vent — et se ressemblent — dans la haute !

Les mardillons actuels dégoûillent même gholeries que leurs ancêtres : un tramway électrique sur les boulevards leur paraît une barbarie.

Pariez moi de brouettes, de char-à-bœufs ou de diligences antépharamoni-ques.

Voilà qui est esthétique et progressif ! Admirez, les ignobles escrabouilleurs que l'accapareuse Compagnie des Om-nibus fait circuler de la Madeleine à la Bastille : c'est mastoc, c'est pataud, ça cahote et ça va lentement, — pour tout dire : c'est sale et ça tient de la place !

Quorqu ça, à en croire les fausses-couches aristocratiques et autres mer-dillons bourgeois : ce n'est pas bar-bare !

Par contre, un tramway — rutilante cage de verre, de fer et de bois, roules — glissant sur le boulevard, à un train rapide, sans cahots, sans bruit, sans fumée, (et surtout sans canassons !) voilà qui serait une monstruosité, une barbarie !

Véritablement, il faut que les jean-foutre de la haute prennent le populo pour un ramassis de sacrées tourtes, — sans quoi ils n'oseraient pas dégoûiller les bourdes pareilles.

Hé bien, bibi qui n'est pas un barba-re, — il s'en faut, mille tonnerres ! — voudrait voir le tramway coopératif se pavaner sur les grands boulevards.

Et il voudrait voir des trains de même calibre véhiculer avenue de l'Opéra et rue de la Paix.

Il souhaite, en outre, une chiée de « barbaries » encore plus progressives !

Mais, mille marmites, pour qu'il y ait compensation, je verrais sans dépit — et au contraire avec bougrement de plaisir ! — une armée de démolisseurs foutre à bas cette prétendue merveille du Moyen-Age qu'on appelle Notre-Dame de Paris !

### LOGEMENTS INSALUBLES

PAR EUGÈNE POTTIER

Voici le huit, le jour du terme :  
Nous n'avons pas le premier sou.  
Mais j'attends vautour de pied ferme,  
Qu'il vienne et je lui tords le cou.

Ce ne sont pas menaces vaines,  
Je suis femme d'un ouvrier,  
Il suce le sang de nos veines,  
On se venge d'un meurtrier !  
Nous pourrissions dans ce cloaque,  
Nos loyers, de ce vieux voleur  
On paye la saie baraque,  
Au moins quatre fois sa valeur.

Depuis vingt ans je me lamente  
Dans son trou, sans jour et sans air.  
Voilà cinq fois qu'il nous augmente ;  
En entrant, c'était déjà cher.  
J'ai passé là vingt longs carêmes,  
Car, que sert de déménager ?  
Ces gueux-là sont partout les mêmes,  
On ne sait plus où se loger.

L'escalier noir est une honte,  
Tant il est dégradé, poisseux.  
Des lieux, des plombs quand l'odeur monte  
L'escalier vous empoigne aux yeux.  
Il fait de l'or de cette boue,  
Prenant le plus clair du travail  
C'est de la peste qu'il nous loue  
Il tient la typhoïde à bail.

Le peuple hait cette charogne  
Et parle de l'expropriation.  
Moi, je vais plus vite en besogne,  
Je veux la peau de l'usurier.  
Pauvres bougres de locataires  
A quand la révolution ?  
Supprimer les propriétaires,  
N'est-ce pas la solution ?

La politique glaciale  
Est pour la femme un jeu moqueur,  
Mais la question sociale  
Tient la mère au profond du cœur.  
Nos défaites seront vengées,  
Quand, mêlant leurs cris au tocsin,  
Toutes les femmes insurgées  
Marcheront leurs bébés au sein.

Voici le huit, le jour du terme :  
Nous n'avons pas le premier sou.  
Mais j'attends vautour de pied ferme,  
Qu'il vienne et je lui tords le cou !

### A COUPS DE TRANCHET

CHOUETTES PAROLES. — A l'occasion du Congrès de l'association britannique pour l'avancement des sciences, qui s'est tenu à Douvres dernièrement, le docteur Charles Richet, un savant à la hauteur, s'est fé-né d'un riche laïus, — j'y pige le becquet suivant :

« Ce qui honorez notre siècle, c'est l'union étroite des savants de toutes les nations. Si, par suite de « préjugés stupides » et de « haines barbares », il existe encore entre les hommes des divisions qui peuvent mener à des guerres fratricides, au moins faut-il que les savants donnent l'exemple de la concorde, et par leurs enseignements fondés sur la raison, puissent apporter la paix, la douce paix, cette chimère d'autre-fois qui est notre espérance d'aujourd'hui et qui sera la réalité de demain.

« Vous concevez quel cas il faut faire de ces « pauvres sots », qui se disent nationa-listes, parlent d'une science française ou d'un science anglaise ou d'une science al-lemande, comme si la science n'était pas internationale, supérieure à « nos vaines limites des frontières. »

Grandes et belles paroles, nom de dieu ! Et elles tombent d'autant plus à pic que la fripouille nationaliste manœuvre pour faire éclater la guerre entre la France et l'Angleterre.

MINCE DE PROGRES ! — Il aurait même de se la couler douce, de vivre heureux, en turbinant assez pour s'entretenir les mus-cles en activité, — mais trop peu pour se crever, — si nous n'avions pas de parasites et d'accapareurs à goberger et si la pro-priété individuelle était supprimée.

C'est pour le coup qu'on ferait des décou-vertes épolantes qui abrégeraient l'effort humain et foutraient une sacrée rallonge au bien-être de tous.

Les inventions actuelles ne seraient que de la gnognotte, — et pourtant, y en a d'é-poilantes ! A preuve celle qu'on va appli-quer à Londres :

On est en train d'agencer d'énormes tu-bes pneumatiques, kif-kif les tubes qui, à Paris, trimentent les « petits bleus » d'un bureau de poste à l'autre, — avec ce distin-guo que les tubes de Londres pourront vé-hiculer des colis passablement gros (à peu près 200 kilogs !)

La vitesse des colis dans les tubes sera de sept kilomètres à la minute et le « pneu-matique » délivrera la charge d'un camion toutes les quinze minutes.

Du coup, une foultitude de commission-naires et de camionneurs vont se trouver sur le pavé. Ils vont donc maudire cette mirifique invention ! Dans une société où l'accord aurait remplacé les chamailleries actuelles, jamais une invention ne serait maudite par personne, — car elle profiterait à tous !

### L'INQUISITION ENTURQUIE

C'est toujours au nom de l'Autorité, — qu'elle soit politique ou religieuse, — que les monstres humains ont torturé, étripé et assassiné leurs semblables.

C'est au nom de l'Autorité catholique que, pendant des siècles, dans toute l'Europe occidentale, les calotins ont (en guise de lunes électriques), allumé au coin des car-fours des bûchers sur lesquels ils fai-saient griller vifs les révoltés et les libres penseurs.

C'est encore au nom de l'Autorité qu'à Genève, au beau mitan du seizième siècle, le protestant Calvin — singeant Torquemada — faisait griller vivant Michel Servet.

C'est au nom de l'Autorité bourgeoise que, plus tard, en 1871, Gallifet, Thiers, Déroulède et autres monstres sanguinai-res égorgèrent, dans Paris, 35,000 Commu-nards... ou prétendus tels !

C'est toujours au nom de l'Autorité, — royale et jésuitique ! qu'en Espagne, les disciples de Torquemada, toujours tout-puissants, embastillèrent, torturèrent, fu-sillèrent ou assassinèrent par le garrot les révoltés anarchistes.

En France, c'est au nom de l'Autorité populaire — baptisée républicaine ! — qu'on la vermine justiciarde et policière emprisonna, tortura et tua les propagandistes libertaires.

En Turquie, c'est au nom de l'Autorité du Sultan et de Mahomet que les égorgers ont, en quelques années, dévasté l'Arménie, — et les monstres continuent !

Après les grandes tueries en masse, au cours desquelles ont péri deux cent mille Arméniens, l'égorgement se continue en douceur.

Dans son numéro du 1<sup>er</sup> avril, la Revue des Revues » donne sur la torture en Ar-ménie des tuyaux horribles.

Ainsi, c'est partout et à toutes les épo-ques la même barbarie : l'Autorité engen-dre le crime, l'inquisition et toutes les atrocités de même calibre !

Bien mieux, il y a une garce de franc-ma-çonnerie entre tous les détenteurs de l'au-torité, — petits ou grands, — grâce à la-quelle aucun de ces jean-foutre ne proteste quand, dans un patelin voisin, ses copains martyrisent et égorgent des innocents.

Ainsi, nos maîtres de républicains n'ont pas pipé mot lors des tortures infligées aux innocents de Barcelone, coffrés à Mont-juich.

Il n'ont d'ailleurs pas bronché davantage lors des épouvantables massacres d'Arménie !

Et actuellement, bronchent-ils ?

Pas davantage ! Et pourtant, l'Inquisition continue en Arménie : on coffre les inno-cents à l'aveuglette et on les soumet à la



torture avec une férocité digne des jésuites et des Assommoirs.

C'est les mêmes procédés qu'à Montjuich ! Torsion des parties sexuelles, grillade des chairs, pointes fourrées sous les ongles, privation de sommeil, pendaison, etc., etc.

C'est à croire que les bourreaux du sultan Rouge sont simplement des jésuites qui ont changé de frusques.

Il n'y a pas mèche, faute de place, d'énumérer tout au long les horreurs que retrace la « Revue des Revues » — en voici quelques échantillons :

A Sivas et à Tocat, les prisons regorgent d'innocents, dont plusieurs n'ont d'autres torts que d'avoir été blessés par les Turcs. Les geôliers les privent de nourriture, le plus possible, et pendant des nuits entières, ils les empêchent de dormir. Puis, pour les forcer à accuser d'autres innocents, on les pend au au plafond la tête en bas, on les chatouille avec des fers rouges, on leur enfonce des épines sous les ongles et on les asticote en leur labourant l'échine avec la pointe de poignards !

Des fois, des gendarmes s'amuse à passer une corde autour du cou d'une des victimes et ils tirent, alternativement, chacun de son côté, — ils le scient !

Un petit gas de treize ans, chargé de chaînes, a eu la tête ébouillantée, par rigolade et, pendant qu'on l'aspergeait d'eau chaude, des pandores s'amusaient à lui farcir le nez de poudre diabolique.

Avec ça, les inquisiteurs sont pratiques, — s'ils aiment le sang, ils ne crachent pas sur le pognon !

C'est ainsi qu'à Bitlis les innocents qui veulent être libérés doivent cracher de la belle galette. Tant pis pour ceux qui ne peuvent on ne veulent pas s'exécuter ! On redouble de torture à leur égard. L'un de ces pauvres bougres a eu le corps brûlé avec un fer rouge et, pour le chatouiller davantage, on a jeté de l'eau froide sur ses brûlures, afin de les rendre plus cuisantes.

Dans un village, à Kourou-Tchay, la torture s'opère sous la tente : les soldats y donnent la bastonnade aux prisonniers.

Une autre amusette de ces monstres est de barbouiller de sirop la trogne d'une de leurs victimes et de l'exposer ainsi au soleil, — afin que les mouches le dévorent ! — et, pour corser le supplice, le patient doit se tenir debout sur une seule jambe.

Pour varier la souffrance des pauvres bougres, les troubades du Sultan ligottent les Arméniens, pieds et pattes derrière le dos, — comme à la crapaudine, — puis ils lâchent cette boule humaine au haut d'un ravin et la font rouler sur la pente !

Je m'arrête, nom de dieu, c'est trop atroce !

Mais, si ces tortures sont horribles, il y a quelque chose de plus infect : c'est que nul ne proteste. — ni les autorités religieuses, ni les autorités civiles !

C'est des chrétiens qu'on martyrise ainsi, et le pape laisse faire !

Quant à Constans, le massacreur de Fourmies, qui fait à Constantinople le métier d'ambassadeur français, il jubile de telle barbarie, — il se sent dégouter !

A côté de semblables monstruosité, la tuerie de Fourmies n'est que de la gno-gnotte !

Aussi il gobe le Sultan Rouge et le Sultan Rouge lui rend la pareille. Ces deux monstres sont amis comme cochons !

Si bien que, ces dernières semaines, tous deux ont ruminé quel tour de vache faire à Loubet :

— Décore-le ! a dit Constans au Sultan. Fous-lui un glaviau de sang d'Arméniens sur le poitrail...

Et le Sultan n'a pas raté : illico il a envoyé une décoration à Loubet qui, conseillé par Galliffet, a accepté avec jubilation d'arborer l'emblème de massacre !

Ainsi a été scellé le pacte sanglant, — et une fois de plus il a été démontré que tous les détenteurs de l'Autorité se valent et sont tous aptes aux massacres !

**UN MOT A DELORY**

Lundi soir, à Puteaux, dans une réunion qui avait pour but de patronner la candidature de Chauvin le futur fusilleur d'anarchistes et l'actuel inquisiteur du Comité général socialiste, De-

lory, le maire de Lille a exhibé sa bedaine.

Des camarades lui ont rappelé que c'est grâce à lui que Girier-Lorion a été envoyé au bagne et qu'il peut être tenu pour son assassin.

Aux justes enguelades des camarades Delory a, me dit-on, répondu « que s'il avait prévu ces accusations, il aurait apporté les preuves et que ses accusateurs auraient dû, eux, apporter les leurs. »

J'apprends ces choses trop tard pour expliquer Delory est réellement responsable de l'envoi au bagne de Girier-Lorion.

Ce sera pour la semaine prochaine.

Ce ne sera d'ailleurs pas la première fois que je rappellerai son infamie à Delory, — et cette fois comme précédemment il se taira — sauf à parler impudemment quand il se saura en présence de camarades ne connaissant les faits que dans leurs grandes lignes.

EMILE POUGET.

**HORREURS MILITAIRES**

LOUFOQUERIES D'UN GENERAL

J'ai déjà raconté aux bons bougres qu'au 149<sup>e</sup> lignard, à Epinal, les troubades emplissent le infirmeries et l'hôpital et claquent comme des mouches.

C'était ainsi il a encore une douzaine de jours.

Maintenant, c'est plus ça !

Le général a mis ordre à ça, serognieugnieu. Il n'est pas général pour des prunes ! Il a défendu aux soldats de mourir... Et il faut qu'on lui obéisse ! mille polochons !

Quand cette culotte de peau a vu qu'il ne se passait pas de jour sans un ou deux enterrements militaires, il a mis sa gamelle cérébrale sens dessus dessous pour découvrir la cause du mal, — et le remède à y apporter... Et il a trouvé le joint !

Enfoncés les vises-au-trou ! Un régiment de vétérinaires ne sont pas aussi marioles qu'un général !

Le fait est que les majors s'en contre-foutent de voir claquer les truffards. Le soldat n'est-il pas un animal destiné à être tué ? Eh ! donc, qu'il claque un peu plus tôt ou un peu plus tard, la belle foutaise !

Ce qui préoccupe les majors, — plus que la santé des troupiers, — c'est l'avancement.

Mais, revenons au berger de nos mouton, — au général.

— Scrognieugnieu ! se dit-il, si ça continue y aura bientôt plus personne à foutre à la boîte ; ils seront tous dans la boîte à dominos.

Que fit-il ?

N'allez pas croire qu'il supprima les marches éreintantes, sous la pluie, avec le sac au dos ; les pas gymnastiques forcés avec arrêt subit ; il ne s'occupa pas, non plus, d'améliorer la nourriture, mauvaise ou insuffisante, ni de veiller à ce que les médecins militaires fassent mieux ; quant au règlement idiot qui oblige les soldats du 149<sup>e</sup> à se déchausser pour entrer dans les chambres, il le laissa subsister.

Mais alors, le fameux remède ?

Eh bien ! voici : pour enrayer la mortalité dans le régiment, cette vieille baderne générale a supprimé les permissions de minuit.

On n'est pas plus loufoque !

C'est égal, si trois heures de moins de sommeil par semaine rendent les soldats malades, ce que les officiers doivent être affligés !

**ASSOMMADES A MEAUX**

Malheur au simple bibi qui colle une pichenette à son supérieur, ou même se borne à lui tailler une basane ! Le pauvre gas fait connaissance avec le conseil de guerre et, pour le moins, les travaux publics lui pendent au nez, — si ce n'est une condamnation à mort.

Ça change d'antienne quand c'est le gradé qui tarabuste un inférieur. Alors, il n'y a rien à dire, — c'est chose naturelle !

Les assommades de soldats par les chefs

sont un des éléments de l'abrutissement militaire. Il n'y a rien de tel pour développer l'esprit de soumission et de passivité absolue.

Le maréchal des logis du 4<sup>e</sup> hussards, le nommé P... connaît le fourbi et le pratique avec une brutalité révoltante :

Le samedi, 17 mars, cette brute a collé à un troubade, un tel coup de sabre sur la caboche que le képi n'a amorti qu'à moitié, le malheureux, nommé Dabel, avait une sacrée blessure à la tête et son képi était fendu en deux.

Le sous-off en a été quitte avec huit jours de consigne !

Histoire de l'encourager...

Il n'a pourtant pas besoin d'encouragement l'animal ! Il tarabuste les bleus de son peloton, leur colle des beignes et leur envoie des coups de poing, en veux-tu, en voilà !

L'an dernier, étant brigadier, le type donna un coup de pied bas à un soldat, nommé Renault, et il avait tapé si dur que le pauvre bougre dut être transporté à l'infirmerie où il resta un mois.

Un autre jour, c'est un pain biscuité que cette sacrée gradaille lançait à la gueule d'un troubade qui fut assez lesté pour se baisser entre deux lits et éviter le bochon qui pouvait l'assommer.

Une autre fois, comme un troubade, ayant mal au doigt, ne pouvait exécuter un mouvement assez vite le sale birbe lui flanqua un coup de sabre !

Et la grosse gradaille trouve ça très chouette ! Dam, du moment où les pauvres bougres trinquent, les galonnards jubilent.

Par exemple, il faudrait être rudement naïf pour s'imaginer que ces façons de faire pourront changer : c'est une des conséquences du militarisme !

La pratique de l'autorité engendre forcément la brutalité, — de même que les sergots passent leurs victimes à tabac, de même les gradés tapent sur les troubades comme sur des peaux de tambour.

Il n'y a qu'un moyen de changer ça, c'est de démanteler les casernes et de foutre le militarisme au rancard.

**DESESPoir DE TROUBADE**

Epatez-vous, après ça, que de pauvres pousse-cailloux se désespèrent et, ne sachant comment s'y prendre pour s'évader de la caserne, désertent dans la mort ?

Les malheureux se voient dans un enfer, en butte aux roseries des chefs, guettés par l'implacable Code militaire, et, comme ils manquent de tempérament pour patienter jusqu'au bout de leurs trois ans..., ou pour se rebiffer avec éclat... ils font risette à la camarade, — c'est plus facile !

C'est choses là se voient, à Paris — comme ailleurs, nom de Dieu !

L'autre dimanche, à la caserne de Poissy, un pompier qui rentrait un peu pompette se chamailla avec un sous-off ; le lendemain, nouvelle discussion avec le même gradé et Fraisse, le pompier, exaspéré par la roserie du supérieur lui décocha une mornifle.

Le pauvre gas fut arquepincé et collé en cellule où il rumina sur son sort : il se vit passer au conseil et expédié aux bagnes africains...

Pris de désespoir il découpa sa chemise en lanières, en fit une cordelette et se pendit aux barreaux de sa cellule. Quand on vint le décrocher, il était clampsé depuis deux heures.

Et de deux : au 34<sup>e</sup> dragons, à Epernay, au retour du champ de manœuvres, un bleu, le cavalier Higuët, s'est fait sauter la caisse d'un coup de carabine.

Au cours des imbéciles exercices, — peut-être parce qu'il ne faisait pas assez bien le jacque, — un gradé l'avait menacé... et le pauvre bougre s'était vu puni et pris dans la filière qui conduit au conseil de guerre.

Ecœuré, il a préféré en finir illico !

Et de trois : à Blidah, en Algérie, un cavalier ou 1<sup>er</sup> chasseurs, Leonard Fanton, originaire de la Haute-Vienne, a tenté de se faire périr en se collant sous une locomotive. Le malheureux n'a pas été tué sur le coup ! Il a eu les deux pattes écrabouillées et on lui a fait l'amputation de la jambe gauche et du pied droit.

Fanton avait perdu la toile d'une tente et c'est le trac de passer au tourniquet qui l'a poussé au suicide.

Et la série rouge n'est pas close, mille marmites !



## EN BANLIEUE

SAINT-DENIS

INSTRUCTION OBLIGATOIRE et laïque, foutre !

Il on est de ça comme de toutes les réformes pondues par la R. F., c'est un sacré bateau !

Primo, l'instruction donnée dans les écoles communales continue à être religieuse, — seulement, quand ce n'est pas le crétinisme qui domine, c'est le patronisme qu'on ingurgite aux fils du populo. L'abrutissement est le mège !

Pour ce qui est d'être obligatoire, c'est kif-kif : les parents sont « obligés » de mettre leurs enfants à l'école... mais il n'y a pas de place ! Les écoles sont trop petites : le pognon qu'on ratisse amillions au populo est gaspillé à fondre des canons et à engraisser des feignasses, — quant à construire des écoles vastes et aérées, ça ne presse jamais.

A Paris, dans les quartiers peuplés, il y a une tapée de gosses qui ne peuvent aller à la Communale, faute de place, — et c'est le même tabac à Saint-Denis. A preuve le fait suivant :

La gironde fillette d'un prolo allait à l'école maternelle et s'y plaisait tant qu'elle n'avait gardé d'y manquer. Mais voilà qu'elle tombe malade. Ses parents la font donc rester à la maison.

Quant, après plusieurs semaines de maladie la gosseline voulut retourner à l'école, macache, il n'y avait plus de place.

La directrice envoya bouler la mère : — Nous sommes au complet, il faut attendre.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas. De nouveaux élèves sont venus et puisque votre fillette a manqué elle a perdu sa place ; il faut attendre jusqu'à ce qu'une autre parte ou meure...

Et voilà comment l'instruction n'est « obligatoire » que vis-à-vis des parents !

## Babillarde d'un Exploité

—o—

Salex, le 2 avril 1890.

Père Peinard,

Depuis bientôt trois mois que le « Père Peinard » reparait, c'est avec impatience que les copains d'ici lisaient chaque semaine les rélécs du vieux gnief, comptant y trouver quelques bons coups de tire-pied à l'adresse du capitalo-député Cauvin.

Enfin, on a vu avec plaisir que, dans le dernier numéro, le jean-foutre a été passé un peu à l'astique.

Tu n'en diras jamais assez sur le compte de ce chameaucrate !

Dans sa nom de dieu de boîte, les turbineurs sont menés pires que des forçats ; il leur faut trimer des 14 et 15 heures pour gagner 1 fr. 75 ou 2 francs par jour. Et avec ça, des continuelles engueulades !

Aussi, tous les ouvriers fichent le camp, kif kif les rats qui déguerpissent d'un navire faisant eau par toutes les jointures.

En voyant cette débandade générale, l'exploiteur Cauvin et tous les gros mecs qui mènent sa sale boîte ont eu le culot de faire poser des affiches dans la boutique où il est dit que les hommes gagnent en moyenne 3 fr. 75 et les femmes 2 fr. 65 par jour.

Quels sacrés menteurs que ces capitalos ! Si les salaires qu'ils annoncent étaient exacts, bien peu y trouveraient à redire. Mais, je t'en fous ! On est loin de compte.

Dernièrement encore, ces écorcheurs ont réduit de 5 sous le salaire de bonnes bougresses qui gagnaient juste 35 sous par jour. Et il leur faut, pour trente sous, s'appuyer un turbin sur lequel des hommes refouleraient : par exemple, à trois, porter des grandes bâches pesant de 90 à 100 kilos.

—o—

Ce qu'il y a de pitoyable, c'est que des exploités, n'osant rien refuser à leur singe, ont signé l'affiche en question !

Des femmes qui gagnent trente sous par jour ont signé qu'elles palpent 2 fr. 65 et des hommes qui touchent 3 francs, ont signé qu'on leur crache 3 fr. 75 par jour !

Donc, y a pas à tortiller : si le Cauvin est un rude écorcheur de prolos, les malheureux qu'il cruze sont rudement niguedouilles !

Pour ces quelques horreurs militaires qui arrivent à notre connaissance, combien restent ignorées ?

Les galonards ont tout intérêt à faire le silence sur leurs charogneries ; quant aux simples troubadés ils sont trop rares ceux qui ont le nez assez creux pour raconter les dégoutations dont ils sont témoin ou victimes.

Les Bénéfices du Marquis de Carabas  
60.000 BALLES PAR JOUR

—o—

Les exploités Saint frères, de Flixécourt, dans la Somme, grands fabricants de sacs, de toiles et de bâches, ont calculé l'année dernière ce qu'ils avaient grinché à la vingtaine de mille de prolos qui s'esquintait à leur enrichissement.

L'inventaire a accusé pour l'année un bénéfice de dix-huit millions !

Donc, le singe gagne soixante mille balles par jour, — six mille francs à l'heure...

Le prolo, pour son compte, reçoit en moyenne trente-cinq à quarante-cinq sous par jour, — à peu près quatre sous de l'heure !

Or, le vieux Charles Saint est député ; ce prétendu démocrate a une cochonne de façon de comprendre l'égalité républicaine ! Y a pas à barguigner : il se fout de ses turbineurs !

Il faudrait à un esclave du marquis de Carabas, CENT ANS de travail, sans boire ni manger, pour atteindre, avec son salaire accumulé, le bénéf qu'empoche son patron en une journée.

Par conséquent à moins d'être fous, absolument maboules, les ouvriers des bagnes Saint ne peuvent espérer réduire leur affameur par une grève de longue durée.

Pour foutre la puce à l'oreille de l'infâme marquis, une grève « courte et bonne » serait bougrement plus efficace, — mais il y aurait lieu de ne pas parlementer de longues semaines, sinon... peau de balle et balai de crin !

—o—

Les grèves qui se sont produites jusqu'à ce jour, ont eu pour but soit de maintenir le taux des salaires, soit de protester contre les violations de la liberté, ou les atteintes à la dignité des turbineurs, commises par les patrons.

Le succès de ces grèves a été plutôt mouche ! Ce qui ne signifie pas qu'elles ont été inutiles.

Toute action est bonne ! Si, par la grève partielle, les prolos ne rouspétaient pas, de temps à autre, le singe, ne se sentant pas tenu en respect, serait d'une vacnerie illimitée.

Mais, il y a une binaise meilleure que ces grèves à la flan : c'est lorsque les prolos, complètement dessalés, s'aligneront pour la grève générale.

« Halte-là ! » qu'ils diront aux exploités, nous ne turbinerons qu'à la condition d'obtenir le produit de notre travail, — plus de singes nous grugeant ! Qu'il fasse comme les frères et amis, qu'il rente dans le rang... »

Pour en venir là, il est nécessaire que tous les exploités, imprégnés de solidarité, se mettent en branle en même temps :

Les serruriers du Vimeu, les esclaves de Saint, de Cauvin, de Cosserat, les teinturiers d'Hagnicourt et autres parages, les cordonniers d'Hunnebelle et environs, les mineurs de Lens et du Pas-de-Calais, les exploités de Lille, les turbineurs de Roubaix que grugent les Motte et autres charognes, les métallurgistes de Denain, etc.

Et, foutre ! ce n'est pas si difficile qu'on l'imagine : il suffit d'en pincer pour la grève générale. Puis, le jour où dans une région, une foultitude de prolos proclament la grève générale, — que les autres ne barguignent pas et n'hésitent pas ! Qu'ils suivent le mouvement !

Et, de la région, ça fera tache d'huile : ça gagnera les autres régions de France.

Quel bair ferait les capitalos !

Et la gouvernance, — mince d'embarras, avec ses trouffions ! Où les envoyer ? Ils ne pourraient être partout à la fois ! ? ...

Donc, capitalos et gouvernants ne sauraient ou donner de la tête.

Voilà la grève générale, celle qui peut dégonfler les capitalos... D'ailleurs, un capitalo, ce n'est pas difficile à dégonfler, — il s'agit de bien s'y prendre !

CUERDAT.

Ah ! si les pauvres gas savaient ! Ils rouspéteraient ferme, car, il n'y que ça de vrai. La rouspétance seule peut assouplir les capitalos, car, — quoi qu'en disent les pisse-froids, — ce n'est que parce que le populo est avachi que les exploités sont crapules.

Comme il y en a trop à dire d'un coup, j'aurai l'occasion, Père Peinard, de t'écrire pour te renseigner plus longuement sur ce qui se passe au bague Cauvin.

UN PEINARD.

## Les Grèves dans l'Aube

—o—

Troyes, le 3 avril, 1900.

Père Peinard,

Je crains fort que la grève ne soit maintenant dans le lac, — elle meurt victime des prêchours de calme.

Tant que les bonnetiers sont restés livrés à eux-mêmes, les patrons n'ont pas osé opposer un refus catégorique à leurs revendications : quelques-uns parlaient de discuter, d'autres demandaient aux grévistes de modérer leurs revendications et certains voulaient réfléchir.

Le grand plan des exploités était de faire droguer les grévistes et de gagner du temps, — ils ont réussi leur coup !

Les patrons savent ce qu'ignorent les ouvriers : c'est qu'une grève doit être brève et finir rapidement, pour profiter aux travailleurs, au cas contraire, plus elle dure et plus elle est favorable aux capitalistes.

Aussi, dès que les orateurs frigorifiés du collectivisme ont commencé à fonctionner et à doucher les grévistes, l'enthousiasme des premiers jours a fait place à un engourdissement de plus en plus profond.

Et le Comité de la grève, très énergique à la première heure, se refroidit au contact de ces prêchours de « calme énergique » et ils ont emboîté le pas ! Eux aussi en sont venus à prêcher le calme, comme la seule et unique tactique devant assurer le succès aux prolos.

Ils serinent l'air de la résistance passive à outrance !

Cette doctrine qui s'accorde on ne peut mieux avec la crainte des avaros qu'éveille toute velléité de lutte a trouvé de l'écho chez les grévistes. Agir est plus cotonneux et périlleux que de rester coi et inactif ! Aussi, quand une théorie vient prouver qu'on a raison de se rouler les pouces, — ça prend.

Quand les patrons ont vu le résultat, ils n'ont plus eu la trouille ; sûrs d'être maîtres de la situation ils se sont livrés aux manœuvres dont j'ai parlé ces dernières semaines et, — sûrs qu'il ne leur en cuirait pas, — ils ont envoyé paître les grévistes et leur ont opposé un refus catégorique.

Sur les conseils des prêchours de calme, les grévistes se sont adressés aux « pouvoirs publics ».

Naturellement, ils n'ont rien obtenu.

Une délégation est allée relancer Waldeck, — le résultat de cette nouvelle démarche humiliante est facile à prévoir.

—o—

Les « remonteurs de moral » ont châté les bonnetiers de si riche façon qu'au cours d'une procession émoullente qu'ils ont accoutumés, un jean-fesse, nommé Charbonnot, commissionnaire en cotons, a pu, — sans qu'un quartier de brique, passant au travers de ses carreaux, vint lui boucher la gueule, — traiter les grévistes de feignants et de salauds ; puis, comme les femmes protestaient : il leur a gueulé : Je vous en... à la mode flamidiennne !

Qu'en dites-vous, les bons bougres ?

Et je n'exagère pas, hélas !

Des sergots ont pu, avec impunité, bouculer des hommes... lettes et des femmes qui stationnaient devant les bagnes capitalistes, avec « calme et énergie ».

Voilà mon vieux Peinard le travail des Groussier, des Pastre, des Roussel, etc.

Si les « citoyens » ont été pisse-froid, autant ne peut s'en dire des citoyennes Bonneval et Sorgue, — elles ont été très chouettes !

Seules, elles se sont abstenues de prêcher le « calme énergique », laissant aux grévistes le soin de choisir l'attitude qui leur convient.

Il est vrai qu'elles ne guignent pas de mandat de député !

—o—

Encore un fait donnera aux bons bougres une idée des sentiments révolutionnaires



des grands chefs du socialisme à la man- que :

Un gréviste proposa que la manifestation de lundi matin se fit drapeau rouge en tête, — proposition acclamée par presque tous les grévistes hommes et femmes, au nombre de près de 3.000.

Mais le président de séance eut vite calmé l'ardeur rouspéteuse des grévistes, en faisant entrevoir les charges de police et de cavalerie.

Ah ! mon vieux Peinard, que ça embrenait, deux minutes après ! C'était une cacade générale... Aussi, la proposition, mise aux voix, recueillait juste douze adhésions.

Ah, maudits soient les châteleurs d'énergies ! les escamoteurs de mouvements révolutionnaires !

Ont-ils conscience de la triste besogne qu'ils font ?

Ils retardent la révolution libératrice. Heureusement, un de ces quatre matins les travailleurs comprendront que ces merles ont intérêt à la conservation de la société actuelle. — il ont fait leur nid !...

Et on les enverra paître, avec perte et fracas.

FREEDON.



### Crime Social

EPINAL. — Dernièrement, une bonne femme, en grattant le sol sur une tombe, au cimetière, dégotta un petit cadavre.

La police enquêta dar-dar et aboutit à l'arrestation d'une jeune ouvrière de fabrique.

Là-dessus, tous les marloupins qui se donnent comme les porte-parole de « l'opinion publique » de dauber : « Quelle criminelle ! c'est honteux... » et patati et patata.

Tous les clichés que débitent les imbéciles en pareille circonstance ont été sortis.

Bougre de jean-fesse, avant de gueuler, vous ne feriez pas mal de faire sonner : pourquoi donc, lorsqu'un... accident arrive à une jeunesse, vous bornez-vous à jeter la pierre à la femme ?

M'est avis qu'ils étaient deux pour l'opération !

Donc, pourquoi le mâle n'a-t-il pas sa part de débinage ?

La pauvre seule est agonisée : on la fiche à la porte de partout, on ne veut plus d'elle... on lui rend la vie intenable.

Et puis, quand tous ces clabaudages idiots et ces méchancetés imbéciles ont affolé la victime, — l'ont poussée à l'infanticide, — on veut la rendre responsable d'un acte que le voisinage a rendu fatal !

Y a pas à tortiller : c'est « l'opinion publique » qui pousse les filles-mères à l'infanticide.

Le jour où cette garce « d'opinion publique » ne tiendra plus pour déshonorée une jeunesse qui enfante sans la permission des autorités, — ce jour-là, y aura plus d'infanticides !

### Charivari aux Déroulédards

LILLE. — Dimanche, une wagonnée de déroulédards débarquait à Lille, pour dégobiller des discours en réunion privée.

A peine débarqués, les nationalistes ont été hués par plusieurs milliers de bons bougres, venus pour faire à ces jean-fesse une réception chaude.

N'entraient pas qui voulait à la conférence ; étaient seuls admis les empapaoutés des cercles catholiques, — aussi la réunion s'est dévidée sans trop de boucan.

Mais, à la sortie, mince de chabut ! C'est sous une pluie de glaviauts que la clique déroulédarde s'est ramenée à la gare.

La racaille se souviendra de la réception de Lille !

### Scandales Policiers

ROUBAIX. — Il faut des coupables aux juges et aux policiers. — afin que cette engence puisse prouver son utilité aux nigoudouilles.

A défaut de coupables, les policiers arrêtent et les juges condamnent des innocents.

Le résultat est le même pour les pantouffards, ils concluent : « La police est bien faite, la justice est bien rendue... dormons sur nos deux plats-à-barbe ».

L'inspecteur de police Huyghes, qui opérait à Roubaix il y a quelques années très

à la coule de son métier, ne ratait jamais de sucrer un innocent. Aussi, grâce à lui, et à ses copains en crapulerie, nombreux sont les pauvres bougres qu'il a fait expédier au bagne, sans motif aucun !

L'un, Verulhst, qu'il fit arrêter sous l'accusation d'incendie, est reconnu innocent depuis six mois : il est démontré qu'à l'époque où eurent lieu les incendies dont on l'accuse, le pauvre bougre était incarcéré en Belgique pour une peccadille, — et c'est à sa sortie qu'il fut arrêté par Huyghes !

L'innocence de Verulhst est donc incontestable.

Et pourtant, il reste au bagne !

Les chats-fourrés enquêtent avec le désir d'enterrer l'affaire, de façon à innocenter Huyghes et sa bande de crapuleux rousins, — et aussi pour s'innocenter eux-mêmes, car il n'y a pas à tortiller : si Verulhst avait été un richard, ils auraient facilement reconnu son innocence !

### LIARD-COURTOIS DE RETOUR

A la dernière minute, le copain Courtois s'amène, retour de Cayenne. — Toujours vigoureux et énergique !

La semaine prochaine, le copain racontera ses impressions aux lecteurs du *Père Peinard*.

### Communications

—o—

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE, 26, rue Titon. — Programme de la semaine : samedi, 7 : Edouard Bias, L'évolution naturelle. — Lundi, 9 : A. Dhastatt, L'immoralité des religions. — Mercredi 11 : Analyse commentée des livres reçus ; la Revue naturaliste et la « Paure » d'Hendri Rainaldy. — Samedi 14 : Jean Marestan, L'anarchie et le Communisme révolutionnaire.

N.B. — Les conférences commencent à 8 heures et demie.

LA BASOCHE, groupe libre de clercs d'huisiers, avoués, notaires, etc. — Permanence tous les mardis et vendredis soirs, de 9 à 11 heures. — Renseignements gratuits : s'adresser au secrétaire C. Perrin, au café Pélissier, 85, boulevard Magenta, Paris. Tous les jours, de 9 à 11 heures du matin, permanence par Pennellier.

BIBLIOTHEQUE D'ETUDES SOCIALES DES EGAUX DU DIX-SEPTIEME ARRONDISSEMENT, 85, rue de Courcelles. — Samedi 7 avril à 8 heures trois quarts très précises, causerie de Papillon sur l'Œuvre des Bibliothèques libertaires. — La Bibliothèque est ouverte tous les soirs.

LES QUATRE-CHEMINS. — Les libertaires des Quatre-Chemins, Pantin, Aubervilliers, se rencontrent tous les samedis soir à l'endroit habituel.

LA PLAINE-SAINT-DENIS. — Groupe d'études socialistes. — Dimanche, 8, à 2 heures et demie, salle Bureau, 112, avenue de Paris, causerie par le camarade Noël Paria.

SAINT-DENIS. — Cercle libertaire d'études sociales. Tous les camarades sont priés de se trouver dimanche à la Plaine.

Jeudi 12, à 8 heures et demie du soir, salle Budart, 23, boulevard Carnot, conférence publique contradictoire, par Albert Libertad. Sujet traité : NOTRE CHEMIN DE CROIX. Entrée : 0 fr. 25 ; gratis pour les citoyennes.

AMIENS. — Groupe d'études des libertaires. — Réunion, le samedi soir, au « Cent de Piquet ». Causerie, discussion.

SAINT-QUENTIN. — Dimanche 8 avril, réunion des copains, à la Cloche, chemin de Neuville. Causerie, chants, etc.

AMIENS. — Les camarades sont priés de se réunir au cent de piquet, à l'effet de s'entendre pour une promenade à faire à la campagne, le lundi de Pâques. Prière d'être exacts aux jours ordinaires.

BORDEAUX. — Les anarchistes de la ville et de la banlieue se réunissent à présent rue des Augustins, numéro 35, au « Café des Réunions », (ex-café de Russie), le débit de la rue de Roquelaure étant momentanément fermé. Les camarades sont priés d'y venir.

Samedi 7 et lundi 9 avril, à huit heures et demie du soir, au Cirque Plège, place des Quinconces, conférences publiques et contradictoires par Sébastien Faure.

### BARBANTANNE (B.-du-R.)

LE GROUPE LA JEUNESSE LIBERTAIRE. — Les Egaux ; se réunit tous les mercredis soirs à 8 h. 1/2, café du Cheval Blanc.

Tous ceux qui peuvent disposer de brochures sont priés de les envoyer au camarade J. Sellenet, chez M. Audebert, Maréchal, ou à J. Verez-Vannier, à Barbantanne (Bouches-du-Rhône).

### PETITE POSTE

S. Roubaix — F. St Tulle — T. Bourg de Thezy — B. Le Verdon — C. Reignac — G. V. Mustapha — V. Nîmes — L. Creusot — R. Nouzon — L. Epinal — M. Feuquières — T. Amiens — P. A. Angers — L. Reims — P. Breuille — Reçu timbres et mandats, merci.

### SOUSCRIPTION

POUR

aider à la publication du PÈRE PEINARD

Thurieu, 5 fr. — B. et L. Vitry-le-François, 0 fr. 50. — E. J. Blacy, 0 fr. 50 — S. J. Blaye, 0 fr. 50. — J. Poitiers, 0 fr. 50 — Le Havrais, 0 fr. 50. — Collecte à la suite d'une réunion générale à Soula-sur-Mer, 1 fr. 40. — C. Tarkka, 2 fr. — E. H. Vigne au bois, 3 fr. — G. Grand Quevilly, 1 fr. 50. — Saint-Quentin : un groupe d'hommes murs pour la Révolution, 2 fr. 50. — Un camarade de Nouzou, 2 fr. — Gigi et sa copine, Troyes, 1 fr. — Collecte, Amiens 1 fr. 20. — Total 22 fr. 10.

### PRIMES ÉPOILANTES

AUX ABONNÉS DU

### Père Peinard

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont foutre pas ordinaires :

### DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES !

Pourquoi pas ? En attendant que sonne le réveil social il n'est pas inutile de savoir l'heure que marquent les cadrans capitalistes : ne serait-ce pas pour arriver au bagne au bon moment, afin de se garer des garces d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabiote au bénéf du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

### AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

### RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nickelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 30 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballée, le Réveil-Matin du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonnement.

—o—

Les souscripteurs que le Réveil-Matin n'aguichera pas, pourront pour DEUX FRANCS

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 8 francs), s'offrir une

### MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouvement à cylindre, ou bien une

### MOTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huit rubis, mouvement à cylindre, métal simili-argent.

Pour recevoir franco de port, soigneusement emballée, la Montre du PÈRE PEINARD, ajouter un supplément de 50 centimes.

L'imprimeur-Gérant, Louis GRANDIDIER  
123, rue Montmartre, Paris



LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche

---

Au Piloni, les Masques !



Bravo, le cleb !